

Adeline Gargam

Les âges de l'intelligence féminine dans les textes scientifiques et littéraires du XVIIIe siècle français : éléments d'une théorie androcentrique

Romanica Silesiana 8/1, 209-220

2013

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach
dozwolonego użytku.

ADELINE GARGAM

Université de la Nouvelle-Calédonie

Les âges de l'intelligence féminine dans les textes scientifiques et littéraires du XVIII^e siècle français : éléments d'une théorie androcentrique

ABSTRACT: Women's Intelligence Ages in Scientific and Literary Texts of the French 18th Century: Elements of an Androcentric Theory

Women's access to knowledge encountered the problem of legitimacy during the Enlightenment. According to 18th century doctors, invoking the so called natural features of women, this access was dependent on their ontogenesis. These scientific theories had a great impact on philosophical and literary works of the period. The examination of both discourses shows how they helped in creating the androcentric vision of women's intellect, which is a world apart and subject to instabilities.

KEY WORDS: theories about femininity, intellect, womb, interferences between scientific and literary texts, androcentrism.

Au temps des Lumières, l'accès de la femme au savoir rencontre des problèmes de légitimité. Comme l'a montré L. Steinbrügge, les principes émancipateurs du droit naturel, de même que les idées rationalistes et égalitaristes, héritées de Descartes et de Poullain de la Barre par la suite reprises dans les discours féministes du siècle des Lumières, ne permettent pas, durant cette époque, d'aboutir à l'égalité des sexes. L'idée de nature humaine, telle que la conçoivent les philosophes, les médecins et les hommes d'état, contribue *a contrario* à asseoir la division anthropologique de l'homme et à justifier l'enferment social, politique et intellectuel de la femme¹. Plusieurs médecins font du savoir un non droit pour

¹ Les sources et références bibliographiques sont référencées dans la bibliographie à la fin de l'article.

la femme en préjugant de caractéristiques dites naturelles. L'entrée de la femme dans l'intellectualité se trouve, dans leurs discours, soumise aux limites que lui permettrait son ontogénèse. Selon eux, il existerait des âges ou des états biologiques qui seraient plus propices à son éveil et à son essor intellectuels. Ces discours entrent en résonance avec les textes philosophiques. Les philosophes qui, par la multiplicité universelle de leurs objets d'étude, se trouvent à l'interface de la médecine et de la littérature et sont, pour la plupart, autant scientifiques que littéraires, se situent au premier rang de ceux qui entonnent le discours médical. Ces théories se rencontrent aussi dans les fictions romanesques et théâtrales mais selon un autre registre car les auteurs les transposent dans le champ social de leur récit. L'objet de cet article est d'étudier ces théories scientifiques et leur interférence dans les textes littéraires et philosophiques. L'examen de ce lien interactif établi entre les âges de la vie et l'intelligence féminine entend montrer comment ces différents discours, qui pathologisent et masculinisent les aptitudes intellectuelles de la femme, ont contribué à forger une vision androcentrique de son intelligence, faisant de son intellectualité une réalité à part, obérée de fragilités et de variations.

Suivant une tradition médicale héritée de l'Antiquité, G.-L. Buffon établit dans son *Histoire naturelle* (1749) une périodisation de la vie humaine, mais selon quatre périodes et non plus trois comme l'avaient fait Aristote et les Pythagoriciens, à savoir : l'enfance, la puberté, l'âge viril et la vieillesse. Dans la seconde moitié du siècle, plusieurs scientifiques inscrivent l'accès de la femme à l'intellectualité dans cette « science des âges » (PHILIBERT 1968) inaugurée par Buffon et revisitée au tournant du siècle par P.J.G. Cabanis et L.J. Moreau de La Sarthe². Des médecins et, dans leur sillage, des philosophes, établissent dans leurs traités une périodisation de l'intelligence féminine selon les âges de la vie. Plusieurs d'entre eux, comme A. Le Camus dans *La Médecine de l'esprit* (1753) et P.J.G. Cabanis dans ses *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1795—1796), s'imaginent que l'âge exercerait une influence sur l'entendement féminin. Selon eux, l'intelligence n'est pas une qualité consubstantielle et intrinsèque à la féminité. Elle ne s'éveille et se développe qu'à des époques bien spécifiques de sa vie biologique. L'époque précédant l'âge nubile ferait partie de celles qui lui sont les plus propices car l'enfance est tenue pour une époque d'indifférenciation sexuelle : l'homme et la femme sont alors perçus comme deux êtres d'une parité quasi gémellaire au niveau intellectuel, possédant d'égales aptitudes pour accéder à l'intellectualité. Dans son *Système physique et moral de la femme* (1775), P. ROUSSEL rapporte que dans « les premières années de la vie », l'homme et la femme « ne paraissent point, au premier aspect, différer l'un de l'autre » (2). « Jusqu'à l'âge nubile », ajoute J.-J. ROUSSEAU dans *Émile ou de l'éducation* (1762),

² Cabanis divise la vie en six périodes (cf. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, IV^e mémoire) et Moreau de La Sarthe en douze (cf. *Histoire naturelle de la femme*).

« ils n'ont rien d'apparent qui les distingue » (Livre IV, 489). « Les appétits, les idées, les passions de ces êtres naissants à la vie de l'âme, [...], ont [...] la plus grande analogie » (221—222), renchérit CABANIS. Ils sont absolument « égaux » et « n'ont point de sexe » (39) confirme le médecin B.C. FAUST. La première différence intellectuelle s'opère au moment de la puberté quand l'utérus devient fonctionnel. Alors que l'intelligence de l'homme poursuit son essor, celle de la femme se trouve entravée par les variations de sa vie utérine. Certains médecins et certains philosophes pensent comme Buffon qu'il existe un rapport de sympathie entre « la matrice » et « la tête » (BUFFON 486) et que l'utérus dirige et contrôle les fonctions cognitives. Dans son livre *Di Geniali della Dialectica donne ridotta al suo vero principio* (1771)³, P. Zecchini prétend que chaque individu possède dans son corps un viscère prédominant qui le fait penser et raisonner suivant ses altérations. Chez certains, il s'agirait du cœur, chez d'autres du foie ou bien de l'estomac ; chez d'autres enfin, comme la femme, de l'utérus. C'est dans les forces mécaniques de sa matrice que se situerait la source de ses penchants et de son génie, et le principe fondateur de son infériorité d'esprit :

À l'intérieur du corps se trouve la raison pour laquelle, ô dames, vous vous situez, dans l'échelle des êtres créés, un échelon au-dessous de nous et vous disposez d'une raison bornée et moins sûre.

ZECCHINI 61

Le philosophe D. DIDEROT croit également à un rapport d'influence entre les organes utérin et cérébral. Il pense que le cerveau de la femme est gouverné par son sexe. « C'est dans l'organe propre à son sexe que partent toutes ses idées » (952—953), écrit-il dans son essai *Sur les femmes* (1772). C'est « la bête féroce qui fait partie d'elle-même » (953—954) qui lui donne le pouvoir de penser et de s'exprimer, fait-il dire à son personnage-relais dans son roman allégorique *Les Bijoux indiscrets* (1748) :

N'allez pas croire que c'est par la bouche que [les femmes] parleront. — Et par où donc, ventre-saint-gris, s'écria Mangogul, parleront-elles donc ? — Par la partie la plus franche qui soit en elles [...]; dit Cucufa ; par leurs bijoux.

Chap. IV, p. 12

Plusieurs d'entre eux accusent la puberté d'être une époque intellectuellement débiliteuse car l'utérus se charge d'une extrême sensibilité. Depuis CONDILLAC, il est en effet établi que la sensibilité constitue un instrument de mesure de la force de l'esprit⁴. Tout surplus ou tout déficit est donc susceptible de perturber

³ *Jours fastes dédiés à la dialectique des femmes réduits à son véritable principe.*

⁴ Cf. *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746 ; *Traité des sensations*, 1754. Ses travaux ont, on le sait, profondément modifié l'idée de l'origine et de la spécificité de l'en-

le fonctionnement cérébral. C'est pourquoi, les règles et la grossesse passent pour deux moments de la vie biologique peu propices au développement de son intelligence : son organe sexuel est alors bien trop sensible. Dans son *Analyse de l'homme et de la femme* (1798—1801), le philosophe J.-F. de SAINT-LAMBERT avance que « dans le temps de certaines infirmités, ou des grossesses », les femmes sont « plus vivement et plus sensiblement émues que dans d'autres moments ». C'est alors qu'elles sont « sujettes aux fausses liaisons d'idées, au changement de caractère, aux fantaisies bizarres », et qu'elles deviennent « incapables d'une attention suivie » (181). Toutefois il arrive qu'un miracle s'opère et que l'esprit féminin prenne de l'essor, à l'image de celui de Lise dans le célèbre conte de La Fontaine⁵. « L'organe intellectuel reçoit de ceux de la génération [...] une action vive [...] d'où résultent parfois une fécondation d'idées et des effets admirables d'imagination » (t. 2, 698), explique L.J. MOREAU DE LA SARTHE dans son *Histoire naturelle de la femme* (1803). Dans les années qui succèdent à la nubilité, ajoute Cabanis, il arrive que se produise une exaltation ou une chute climatérique de la sensibilité générant successivement chez la femme une explosion et une asthénie intellectuelles. L'idéologue prétend avoir vu « nombre de fois la plus grande fécondité d'idées, la plus brillante imagination, une aptitude singulière à tous les arts, se développer tout d'un coup sur les jeunes filles de cet âge, mais s'éteindre bientôt par degrés et faire place au bout de quelques temps à la médiocrité d'esprit la plus absolue » (CABANIS 246). Durant l'âge pubertaire, la venue des menstruations exerce sur la femme des effets pathogènes. Des médecins prétendent que celle-ci, une fois réglée, se trouve menacée dans sa santé physique et mentale et sujette à de nombreux troubles pathologiques qui dérangent le bon fonctionnement de son entendement. Ainsi, les vapeurs, rapportent les médecins Le Camus et Cabanis ; ainsi les crises de suffocation hystérique ou de fureur utérine, ajoutent leurs confères S. Tissot, J. Bienville et N. Chambon de Montaux : « quel spasme dans les nerfs, quel désordre dans les fonctions et souvent dans la raison » (LE CAMUS, t. 1, p. 184). F. GALIANI entonne dans ses *Opuscules philosophiques* (1796) le discours médical, et prétend que la femme réglée devient « faible et malade » (169). Toutefois, si les maladies pubertaires nuisent à son activité cérébrale, elles peuvent aussi parfois développer et renforcer ses aptitudes intellectuelles, l'utérus devenant alors un organe pensant, tout en étant ambivalent dans sa relation à l'intellectualité féminine. Certains médecins voient dans son accès à l'intelligence une origine patholo-

tendement humain en faisant de la sensation l'origine intégrale de la formation des idées et de la faculté de penser une sensation transformée. Avec le sensualisme, la physiologie de l'entendement est devenue tributaire de la physiologie des organes sensoriels et sexuels, puis du système nerveux des individus, devenu avec Thomas Willis et son *De Cerebri anatome* (1664) le centre de toutes les impressions. La notion d'entendement s'en trouva par là même étroitement sexualisée.

⁵ Cf. LA FONTAINE, 1674.

gique. Comme son confrère Jourdain Guibelet au siècle précédent⁶, A. LE CAMUS pense que certains états de morbidité favorisent l'essor de son intellectualité car « les facultés intellectuelles [...] acquièrent plus de vigueur par la faiblesse du corps » (t. 2, 21). P.J.G. Cabanis se figure aussi que les femmes se voient dès lors restituer « une pénétration, une élévation d'idée [...] qu'elles n'avaient pas naturellement » (CABANIS 246). Mais ces moments d'éveils et de vitalité intellectuels ne sont que « maladifs » (246). D'après L.J. MOREAU DE LA SARTHE, ce serait à la ménopause, lorsque la matrice perd ses facultés de reproduction, que la femme, se trouvant ramenée à un état d'enfance et de masculinité, peut alors accéder à une vie intellectuelle et développer son intelligence. Durant cette époque de la vie biologique, la femme est désormais apte à exercer ses « facultés intellectuelles dont le développement et l'emploi sont dès lors favorisés par une sensibilité moins délicate et plus assurée » (t. 2, 381—382). Dans son système, l'accès à l'entendement s'inscrit donc dans un processus de dénaturation, puisque l'entrée de la femme dans l'intellectualité se fait au détriment de sa féminité et selon le principe de la masculinité. Sa théorie supprime en effet le féminin comme principe sexué de l'intellect ; comme si l'intellectuelle ne pouvait pas exister en tant que femme, mais seulement en tant qu'homme.

Ainsi, selon certains scientifiques, la femme impubère, malade ou ménopausée serait plus intelligente que la femme réglée, bien portante ou féconde. Si, dans cet ordre d'idées, l'intellectualité féminine ne peut trouver sa raison d'être autrement que dans un état biologique juvénile, anomal ou pathogène, sinon dans un état physiologique identitaire à la masculinité, c'est que celle-ci leur apparaît comme extérieure au patrimoine génétique de la femme et accidentellement liée à la féminité. Leur théorie est donc très androcentrique car aucun d'entre eux ne s'est avisé d'avancer que ces âges biologiques, notamment la puberté, puissent avoir de tels effets sur l'intelligence de l'homme.

Certains textes littéraires entrent en résonance avec les traités scientifiques. Plusieurs auteurs de fictions établissent aussi, nous allons voir, une périodisation de l'entrée des femmes dans l'intellectualité, mais selon les âges de sa vie sociale et non plus biologique. Cette interférence des discours scientifiques et littéraires s'opère donc à la manière d'une transposition. Alors que les médecins ont pour objet d'étude le biologique et s'intéressent aux critères physiologiques de l'éveil de l'intelligence chez la femme, les littérateurs se préoccupent davantage dans leurs récits de l'accès au savoir dans sa vie sociale. Ces auteurs, que nous allons maintenant étudier, parlent donc bien de la même chose que les médecins, mais sous un angle de vue et dans un registre qui leur sont propres. Sous leur plume, les thèses scientifiques se trouvent transposées dans le champ social de la fiction. Ce qui est mis en récit, c'est la conséquence ultime, la traduction sociale des thèses médicales : une relation de la femme

⁶ Cf. J. GUIBELET, 1631, chap. 20.

avec l'intellectualité, accidentelle et accidentée, qui obéirait aux variations de sa vie biologique et qui déterminerait des époques dans sa vie sociale plus propices à son accès au savoir.

Deux époques seraient favorables à l'entrée de la femme dans la vie intellectuelle : pour certains comme Louise Lévesque et Restif de La Bretonne, ce serait la jeunesse ; pour d'autres comme Charles Palissot, Charles d'Espagnac et Alexandre de Beauvoir, ce serait la vieillesse. Dans les fictions romanesques de L. Lévesque et de Restif de La Bretonne, la jeunesse apparaît en effet comme une phase de croissance et d'épanouissement intellectuel pour la femme par opposition à la vieillesse présentée comme une période d'affaiblissement et de déclin. Dans ses *Lettres et chansons de Céphise et d'Uranie* (1731), L. LÉVESQUE présente la vieillesse comme une période de décrépitude et de sénescence cérébrales, où l'intelligence féminine tombe dans un état de sénilité. D'après l'auteur, les femmes n'ont plus, durant cet âge, « le même brillant ni les mêmes saillies » (53). L'intellectualité semble donc être, selon elle, bien plus l'apanage des jeunes filles que des vieilles femmes. Avant cette période, les femmes ont des potentialités et sont capables de grands travaux. Dans cette fiction, la périodisation entre au service d'une apologie de l'entrée du savoir au sein de la jeunesse féminine. Celle-ci est valorisée comme étant l'époque de la vie la plus propice au développement de son intellectualité. C'est durant cet âge que l'activité intellectuelle doit figurer au centre de ses occupations et de ses loisirs : « dans une extrême jeunesse, on se borne à plaire [...], je crois à présent [...] que ces sentiments ne sont pas les meilleurs [...]. Il y a d'autre objet dans la vie que d'aimer et de nous faire aimer » (4). Ce discours littéraire est donc novateur car son schéma de périodisation théorise d'une part la viabilité de l'intellectualité féminine au sein non seulement de la jeunesse, mais aussi de l'âge adulte et d'autre part propose un nouveau modèle de conjugalité, tel qu'on le trouve incarné par le couple Lavoisier. Dans ce schéma marital, les rôles n'y sont plus distribués selon la vieille tradition et le mariage n'y est plus un enfermement pour la femme, mais un cadre dans lequel son savoir et sa culture peuvent s'épanouir après ses tâches domestiques, pendant ses loisirs.

Cette vision « jeuniste » de l'intellectualité se rencontre aussi sous la plume de Restif de La Bretonne dans deux de ses fictions romanesques, *Les Gynographes* (1777) et *La Femme esprit fort* (1786), mais chargée cette fois d'une connotation péjorative : la périodisation entre en effet au service d'une dévalorisation de l'intelligence féminine. Son discours reprend certaines théories scientifiques sur l'accès des femmes à l'intellectualité, notamment celles qui consistent à dire que la femme posséderait une intelligence inférieure à l'homme. Sous sa plume, la jeunesse est décrite comme une période de pleine maturité intellectuelle : la femme accède alors à un premier seuil d'intelligence, mais qui n'évoluera jamais plus : alors que l'intelligence masculine continue de se développer, celle de la femme demeure dans un état de développement inachevé. Sa

raison conserve à jamais un caractère immature et juvénile, et ce quel que soit son âge, ce qui limite nécessairement son entrée dans l'intellectualité et l'écarte conséquemment de toute grande activité littéraire et scientifique à laquelle, seul, l'homme peut prétendre :

La raison des femmes reste toujours jeune. Elles sont plutôt formées que l'homme et acquièrent de bonne heure tout le degré de maturité où elles peuvent parvenir, mais ensuite elles en demeurent là. Nous pensons [...] que la proportion de la raison entre le second sexe et le premier est dans le rapport de celle qu'ont les hommes entre seize et vingt ans : la raison de beaucoup de femmes est toujours celle d'un homme de seize ans.

RESTIF 1777 : 228

Cette croyance, sans doute héritée des médecins et reprise dix ans plus tard dans sa nouvelle *La Femme esprit fort*⁷, entre au service d'un conservatisme social et intellectuel partagé par d'autres auteurs de fiction.

En effet, certains de ses contemporains rejoignent idéologiquement sa position, mais tout en établissant dans leurs fictions théâtrales une périodisation de la vie intellectuelle féminine aux antipodes de celle proposée dans ses œuvres romanesques. Au regard de quelques dramaturges, notamment Ch. Palissot, Ch. d'Espagnac et A. de Beaunoir, la jeunesse n'est pas pour la femme une période propice à son essor et son épanouissement intellectuels. L'âge le plus favorable, selon eux, serait plutôt la vieillesse comme l'affirme Moreau de La Sarthe : dans ses deux comédies *Le Cercle ou les Originaux* (1755) et *Les Philosophes* (1760), Palissot convient en effet que l'activité intellectuelle est une « maladie » qui « n'entre guère dans le système d'une femme de vingt ans » (PALISSOT 1755 : 210) et affecte bien plus la femme de « cinquante ans » (PALISSOT 1760 : 27). L'auteur inscrit donc son accès social à l'intellectualité dans un état anormal et quasi pathologique qui serait provoqué, ni plus ni moins, au moment de la ménopause puisqu'il situe en effet cette « crise » vers « cinquante ans », autrement dit à cet âge qui, dans le langage scientifique, correspondrait médicalement à la période de cessation de l'activité reproductive, c'est-à-dire l'âge climatérique. Cet engagement des femmes vieillissantes dans l'intellectualité est interprété comme un repli ou une compensation face à la perte d'attractivité physique et d'activité utérine. Cette croyance théorisée est aussi intériorisée par Ch. d'ESPAGNAC. Dans sa comédie *Les Femmes beaux esprits, les beaux esprits femelles* (1788), il avance également que la vieillesse est pour la femme une période d'accroissement intellectuel : « plus on devient vieille, plus s'accroît l'esprit » (25). Robineau de Beaunoir est à l'unisson. L'activité intellectuelle n'est pas faite pour la jeunesse

⁷ On trouve écrit que « la femme la plus spirituelle n'a que la raison d'un garçon de seize ans : une femme-auteur, d'un grand mérite, a la raison de Voltaire à seize ans ; mais sa raison ne vieillira jamais davantage, quoiqu'elle ait beaucoup d'esprit » (RESTIF DE LA BRETONNE 1786 : 54).

de la femme car elle flétrit sa beauté et la vieillit avant l'heure ; en témoigne le récit de la jeune savante Uranie dans sa comédie *Les Têtes Changées* (1783). Son activité littéraire et scientifique l'a totalement déchu de ses charmes corporels et l'a transformée en vieille femme. L'auteur campe donc le savoir en agent de vieillissement prématuré pour une jeune fille et l'associe fallacieusement à une décrépitude physique. Tel est, semble-t-il dire, le sort accidenté de celle qui s'adonnerait à une intellectualité à laquelle son utérus ne la dispose pas à l'âge nubile, autrement dit la conséquence sociale de celle qui irait à contre-courant du biologique tel qu'il est affirmé par les médecins.

De l'imagerie littéraire se dégagent donc deux perceptions chronologiques qui sont en radicale antinomie. Dans ces textes, le *topos* de la périodisation est porteur d'un message idéologique : au service d'un discours misogyne ou philogyne, il est utilisé pour faire l'éloge ou la critique de l'entrée de la féminité dans l'intellectualité. Le plus souvent, il sert d'argument pour justifier le rapport limitatif de la femme au savoir et pour légitimer son confinement dans un rôle domestique. Il tient donc lieu de rempart conservateur contre l'accès des femmes à la pratique intellectuelle et de garde-fou social de l'ordre établi.

Au siècle des Lumières, les textes philosophiques et médicaux d'une part, et les fictions narratives et théâtrales d'autre part, ne constituent donc pas des mondes cloisonnés. Ils se font écho les uns aux autres, employant des thèmes et des notions identiques mais dans un langage et un registre différents. Ces correspondances entre les discours littéraires et scientifiques témoignent d'un croisement des savoirs qui se confortent les uns les autres et démontrent la porosité entre les différents types de textes, une porosité dont l'intertextualité, en particulier celle des clichés et des lieux communs, n'est pas le moindre des aspects. La lecture de certains textes, comme celui de Louise Lévesque, amène d'un point de vue chronologique à s'interroger sur la source des idées véhiculées à travers ces différents types de discours : à bien considérer la date d'édition du texte, on constate en effet que certaines d'entre elles ont été formulées bien avant que les médecins ne les théorisent. Autrement dit, ces réflexions sur l'intelligence féminine auraient pris naissance avant la première moitié du XVIII^e et auraient ensuite irrigué les discours de la seconde moitié du siècle. Nous sommes donc amenée à nous demander dans quel sens circulent ces idées et lequel de ces discours influence l'autre. Qui en est l'instigateur ? D'où émanent-elles ? À quand remontent-elles ? Existerait-il avant 1750 une tradition médicale des âges biologiques de l'intelligence féminine ? Ces théories pourraient-elles être issues d'une croyance populaire ancienne ensuite théorisée par les médecins ? Telles sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre dans un prochain article.

Ce qui est certain, c'est que ces interférences entre les différents discours témoignent que cette perception chronologique de l'intelligence féminine relevait d'une croyance théorisée et influente, voire dominante. Parmi les lieux communs insistants de ces discours figure l'idée reçue selon laquelle l'accès de la femme

à l'intellectualité serait soumis aux cycles tumultueux de sa vie biologique et selon laquelle l'intelligence ne serait pas naturelle et n'apparaîtrait principalement qu'au moment où la femme ressemble le plus à l'homme, en d'autres termes durant l'enfance et à partir de la ménopause. Selon cet ordre d'idées, l'intellectualité serait donc une qualité accidentellement liée à la féminité et intrinsèque à la masculinité. Cette croyance se rencontre d'ailleurs sous la plume de philosophes et de littérateurs, en particulier dans l'admiration dont ils témoignent pour les intellectuelles remarquables. Ainsi Voltaire à l'égard de la physicienne M^{me} Du Châtelet ; Thomas à l'égard de la philologue M^{me} Dacier et Marivaux à l'égard de la salonnière M^{me} de Tencin. Dans leurs éloges se niche l'étonnement devant un atypisme qui va à l'encontre des thèses médicales vulgarisées sur l'intelligence féminine. Ce qu'ils admirent, c'est en effet la floraison à l'âge nubile d'une prérogative masculine. Au dire de Voltaire, les capacités intellectuelles d'Émilie semblent relever d'un entendement masculin. Dans une lettre à Cideville du 5 août 1736, il écrit en effet que sa grandeur d'esprit l'élevait au rang des « grands hommes » (VOLTAIRE 1963 : 733). *L'Éloge historique* (1752) qu'il lui dédie après sa mort célèbre son intelligence virile, entre autres sa « fermeté sévère », « la trempe vigoureuse de son esprit » et son « éloquence singulière » qui, d'après lui, la faisait écrire plutôt comme un homme : « elle eut plutôt écrit, nous dit-il, comme Pascal et Nicole que comme M^{me} de Sévigné » (VOLTAIRE 1752 : 143—144). D'après le philosophe Thomas, le mérite de M^{me} Dacier « n'était point un mérite de femme, elle avait de bonne heure pris son parti de n'être qu'un homme » (THOMAS 149). Cette masculinisation de l'intelligence féminine se retrouve dans certaines fictions littéraires, en particulier dans *La Vie de Marianne* (1731—1741), notamment dans l'éloge que fait Marivaux du personnage de M^{me} Dorsin, derrière lequel se laisse reconnaître M^{me} de Tencin. La salonnière est décrite sous les traits d'une femme « belle » et « spirituelle » (MARIVAUX IV, 214). Son esprit possède, nous dit Marianne, « toute la force de celui des hommes » (172). Elle est une femme d'un esprit « mâle » (V, 224—225). Dans leurs apologies, Voltaire, Thomas et Marivaux masculinisent donc les dispositions cognitives des femmes lettrées et scientifiques : leur esprit est certes brillant et pour certaines, comme M^{me} Du Châtelet, identique à celui des hommes, mais cette excellence et cette identité se font selon le principe de la masculinité, puisque leur entendement les range du côté de l'homme. Ces éloges sont donc hybrides car ils font l'éloge de la femme pour dire qu'elle a une intelligence tellement parfaite qu'elle ne peut être que celle d'un homme. Ces discours laudatifs recouvrent donc une vision très androcentrique de l'intelligence car, tout en accordant à la femme la faculté de bien penser et de bien raisonner, ils masculinisent cette disposition, la rendant ainsi étrangère ou intermittente dans la féminité et consubstantielle à la masculinité.

Bibliographie sélective

Sources scientifiques et littéraires des XVII^e et XVIII^e siècles

- BEAUNOIR, Mme de (Alexandre-Louis-Bertrand Robineau), 1783 : *Les Têtes changées*. Paris, Variétés amusantes.
- BIENVILLE, J.T. de, 1771 : *La Nymphomanie ou Traité de la fureur utérine*. Amsterdam, Marc Michel Rey.
- BORDEU, Théophile de, 1775 : *Recherches sur les maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leur période, leur nature*. Paris, Ruault.
- BUFFON, Georges-Louis Leclerc, Comte de, 1749 : *Histoire naturelle générale et particulière, avec une description du Cabinet du Roy*. T. 2. Paris, Imprimerie Royale.
- CABANIS, Pierre Jean Georges, 1844 : *Rapports du physique et du moral de l'homme (1795—1796)*. Paris, Baillière.
- CHAMBON DE MONTAUX, Nicolas, 1775 : *Les Maladies des filles*. Paris, S. n.
- CHAMBON DE MONTAUX, Nicolas, 1784 : *Les Maladies des femmes*. Paris, S. n.
- CONDILLAC, Étienne Bonnot de, 1746 : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*. Amsterdam, P. Mortier.
- CONDILLAC, Étienne Bonnot de, 1754 : *Traité des sensations*. Paris, De Bure.
- DIDEROT, Denis, 1951 : « Sur les femmes » (1772). In : IDEM : *Œuvres*. A. BILLY (éd.). Paris, Gallimard.
- DIDEROT, Denis, 2004 : *Les Bijoux indiscrets* (1748). In : IDEM : *Contes et romans*. M. DELON (éd.), avec la collaboration de J.-C. ABRAMOVICI, H. LAFON et S. PUJOL. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 5—220.
- ESPAGNAC, Charles d', 1788 : *Les Femmes beaux esprits ou les beaux esprits femelles*, comédie en cinq actes et en vers. Londres, Le Jai.
- FAUST, Bernard Christophe, 1792 : *Sur un vêtement libre, uniforme et national, à l'usage des enfants, ou Réclamation solennelle des droits des enfants*. S. 1, l'Auteur.
- GALIANI, F. 1796 : « Les Femmes : dialogue ». In : *Opuscules philosophiques et littéraires*. Paris, Chevet.
- GUIBELET, Jourdain, 1631 : *Examen de l'examen des esprits*. Paris, J. de Heuqueville.
- LA FONTAINE, Jean de, 1674 : « Comment l'esprit vient aux filles ». In : *Nouveaux contes*. Mons, G. Migeon.
- LE CAMUS, Antoine, 1753 : *Médecine de l'esprit où l'on traite des dispositions et des causes physiques, qui en conséquence de l'union de l'âme et du corps, influent sur les opérations de l'esprit, et les moyens de maintenir ces opérations dans un bon état, ou de les corriger lorsqu'elles sont viciées*. Paris, Ganeau.
- LÉVESQUE, Louise, 1731 : *Lettres et chansons de Céphise et d'Uranie*. Paris, Baillard.
- MARIVAUX, 1963 : *La Vie de Marianne* (1731—1741). F. DELOFFRE (éd.). Paris, Garnier.
- MOREAU DE LA SARTHE, Jacque Louis, 1803 : *Histoire naturelle de la femme*. Paris, Duprat.
- PALISSOT DE MONTENOY, Charles, 1971 : *Le Cercle ou les originaux* (1755). In : *Œuvres complètes de M. Palissot*. Genève, Slatkine Reprints.
- PALISSOT DE MONTENOY, Charles, 2002 : *Les Philosophes* (1760). In : *La Comédie des Philosophes et autres textes*. O. FERRET (éd.). Saint-Etienne, Presses universitaires.
- RESTIF DE LA BRETONNE, Nicolas, 1777 : *Les Gynographes ou la femme réformée ou idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement proposé à toute l'Europe, pour mettre les femmes à leur place et opérer le bonheur des deux sexes*. La Haye, Gosse et Pinet.

- RESTIF DE LA BRETONNE, Nicolas, 1786 : « La Femme esprit fort ». In : *Les Françaises ou XXXIV exemples choisis dans les mœurs actuelles propres à diriger les filles, les femmes, les épouses et les mères*. Paris et Neufchâtel.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, 1762 : *Émile ou de l'éducation*. La Haye, Néaulme.
- ROUSSEL, Pierre, 1775 : *Système physique et moral de la femme, ou tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs, et des fonctions propres au sexe*. Paris, Vincent.
- SAINT-LAMBERT, Jean-François, 1798—1801 : *L'Analyse de l'homme et de la femme*. Paris, Agasse.
- THOMAS, Antoine Léonard, 1772 : *Essai sur les caractères, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles*. Paris, Moutard.
- VOLTAIRE, 1752 : « Éloge historique de M^{me} Du Châtelet, pour mettre à la tête de la traduction de Newton, par M. de Voltaire ». In : *Bibliothèque impartiale pour les mois de janvier et février 1752*. T. 5. Leyde, Elie Leuzac.
- VOLTAIRE, 1963 : *Correspondance*. T. 1 : 1704—1738. T. BESTERMAN (éd.). Paris, Gallimard.
- ZECCHINI, P. 1999 : *Jours fastes dédiés à la dialectique des femmes réduits à son véritable principe (1771)*. In : *Giacomo Casanova, Lana Caprina : Une controverse médicale sur l'utérus pensant à l'Université de Bologne en 1771—1772*. P. MENGAL et R. POMA (éds). Paris, Honoré Champion.

Ouvrages généraux

- ABRAMOVICI, Jean-Christophe, 2003 : « De l'archipel au continent noir : les représentations médicales de la femme dans la seconde moitié du 18^e siècle ». In : *Le Partage des savoirs XVIII^e—XIX^e siècles*. Lise ANDRIES (éd.). Lyon, PUL.
- ARIÈS, Philippe, 1948 (rééd. 1971) : *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle*. Paris, S.E.L.F.
- ARIÈS, Philippe, 1960 : *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris, Plon.
- BADET, Lucien, 1929 : « Buffon, précurseur de la science démographique ». *Annales de géographie*, Vol. 37.
- BARBERO, Odette, 2011 : « Enjeux du débat autour de la question de la nature féminine au XVIII^e siècle ». In : *Les Lumières et l'idée de Nature*. Gérard CHAZAL (éd.). Dijon, EUD.
- BERRIOT-SALVADORE, Évelyne, 1991 : « Le Discours de la médecine et de la science ». In : *Histoire des femmes*. Vol. 3. Natalie ZEMON DAVIS et Arlette FARGE (éds.). Paris, Plon.
- CAVAZZA, Marta, 2003 : « Women's Dialectics or the Thinking Uterus : An Eighteenth-Century Controversy on Gender and Education ». In : *The Faces of Nature in Enlightenment Europe*. Lorraine DASTON et Gianna POMATA (eds.). Berlin, Berliner Wissenschafts Verlag.
- CRAMPE-CASNABET, Michèle, 1991 : « Saisie dans les œuvres philosophiques (XVIII^e siècle) ». In : *Histoire des femmes*. Vol. 3. Natalie ZEMON DAVIS et Arlette FARGE (éds.). Paris, Plon.
- DELON, Michel, 1980 : « Le Prétexe anatomique ». *DHS*, n° 12.
- FORTIN, Damien et DECARNE, Pauline, 2012 : *Les Âges de la vie de l'aube de la Renaissance au crépuscule des Lumières*. Paris, CELLF <http://www.cellf.paris-sorbonne.fr/documents/texte_32.pdf>. Date de consultation : le 15 septembre 2013.
- GODINEAU, Dominique, 2003 : *Les Femmes dans la société française*. Paris, Armand Colin.
- GOETZ, Rose, 2008 : « Les Âges de la vie dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme* de Pierre-Jean-Georges Cabanis ». *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, n° 21. <<http://leportique.revues.org/1713>>. Date de consultation : le 15 septembre 2013.
- HOFFMANN, Paul, 1975 : *La Femme dans la pensée des Lumières*. Paris, Ophrys.
- KNIBIEHLER, Yvonne, 2003 : « Les Médecins des Lumières et la 'nature féminine' ». In : 1789—1799, *Combats de femmes : La Révolution exclut les citoyennes*. Évelyne MORIN-ROTUREAU (éd.). Paris, Autrement.

- KNIBIEHLER, Yvonne et FOUQUET, Catherine, 1983 : *La Femme et les médecins*. Paris, Hachette.
- Le DOEUFF, Michèle, 1998 (rééd. 2000) : *Le Sexe du savoir*. Paris, Aubier.
- Les Lumières et l'idée de Nature*. 2011. Gérard CHAZAL (éd.). Dijon, EUD.
- MENGAL, Paul, 2002 : « Autour de Lana Caprina : la controverse de l'utero pensante ». In : *Casanova fin de siècle*. LUNA, Marie-Françoise (éd.). Paris, Honoré Champion.
- MENGAL, Paul et POMA, Roberto, 2004 : « Utérus expulsif ou utérus convulsif : deux visages de la médecine des femmes ». *DHS*, n° 36.
- PEYRE, Evelyne et WIELS, Joëlle, 1996 : « De la 'nature des femmes' et de son incompatibilité avec l'exercice du pouvoir : le poids des discours scientifiques depuis le XVIII^e siècle ». In : *La Démocratie à la française ou les femmes indésirables*. Elianne VIENNOT (éd.). Paris, Presse de l'Université Paris VII, Denis Diderot.
- PHILIBERT, Michel, 1968 : *L'Échelle des âges*. Paris, Le Seuil.
- SCHIEBINGER, Londa, 1991 : *The Mind has no sex? Women in the Origins of Modern Science*. Cambridge, Harvard University Press.
- STEINBRÜGGE, Lieselotte, 1992 : « Le Concept de nature féminine dans le discours philosophique et littéraire du dix-huitième siècle ». *Studies on Voltaire*, 304.
- STEINBRÜGGE, Lieselotte, 1994 : « Qui peut définir les femmes ? L'idée de la nature féminine au siècle des Lumières ». *DHS*, n° 26.
- STEINBRÜGGE, Lieselotte, 1995 : *The moral sex: woman's nature in the French Enlightenment*. New York, Oxford.
- The Faces of Nature in Enlightenment Europe*. 2003. Lorraine DASTON et Gianna POMATA (eds.). Berlin, Berliner Wissenschafts Verlag.
- TILLIER, Annick, 2005 : « Un âge critique. La ménopause sous le regard des médecins des XVIII^e et XIX^e siècles ». *Clio*, n° 21—2005. <<http://clio.revues.org/index1471.html>>. Date de consultation : le 15 septembre 2013.

Note bio-bibliographique

Docteure en littérature française, Adeline Gargam enseigne actuellement à l'Université de la Nouvelle-Calédonie. Son domaine de recherche est centré sur l'histoire des mentalités et des représentations à l'égard de la femme intellectuelle dans l'ensemble de la textualité. On lui doit une quinzaine d'articles et deux livres : *Les Femmes savantes, lettrées et cultivées au siècle des Lumières ou la conquête d'une légitimité (1690—1804)* (Paris, Honoré Champion 2013) ; une *Histoire de la misogynie: racines et ramifications européennes* (Paris, Arkhê 2013).